

C'est un roman qui vous étrangle

[par] Marie-Laure Delorme

Est-ce suffisant mille pages pour raconter l'histoire autobiographique d'un garçon de nationalité polonaise, né en 1923 à Berlin de parents juifs russes, qui ment, trompe et feint pour survivre aux lois antijuives de Vichy ? Oui, c'est suffisant, car chaque phrase contient ici plus de mots qu'elle n'en dit. *Un silence d'environ une demi-heure* est un livre qui manquait. Dans un style magnifique, Boris Schreiber épouvante et amuse. Inconscient, égoïste, prétentieux, colérique, le jeune Boris ne change rien à ce qu'il est en se mouvant dans une époque qui a définitivement fait entrer l'horreur dans le monde.

Boris Schreiber habite à Paris, rue de la Glacière, avec son père Wladimir et sa femme Genia. A trois, ils forment une solitude fragile et forte. Pour sa mère, Boris éprouve un amour passionnel et exclusif. Pour son père, il ressent des sentiments mêlés de jalousie et de fierté. Genia est le socle de la famille. Elle apaise son mari Wladimir : après avoir connu la révolution de 1917 et le krach boursier de 29, il lutte pour son affaire d'import-export dans un climat lourd de menace. Elle croit en son fils Boris : son journal intime – où il se nomme en se dédoublant (« Boris et moi » puis « Boris sans moi ») – annonce l'écrivain de génie, couvert de femmes et de gloire. Comment décrire leur vie ? Sombre, difficile, elle est traversée par des éclats de rire, des moments de chaleur inouïs.

La guerre survient. Ils ne se déclarent pas comme juifs et réussissent à faire apposer sur leurs papiers « apatride d'origine russe, confession orthodoxe ». Ce n'est pas la vie – offerte aux catholiques français – mais ce n'est plus la mort – promise aux Juifs polonais. Plus tard, ils obtiennent de faux certificats de baptême. Et Genia confie : « Ces certificats de baptême, il faudra les garder toute notre vie. On ne sait jamais. Tout peut revenir. »

Pour éviter le STO, et accomplir son « retour à la terre », Boris travaille dans une ferme. Renvoyé, il revient à Marseille. Là, comme son père, il se retrouve dans l'obligation de travailler pour les Allemands. Il entre à l'Organisation Todt, chargé d'élever des murs afin de prévenir tout débarquement. Il constate : « Je ne suis qu'un tissu de mensonges. Et dessous, j'ai froid. » Dans un climat haineux, il se contente de gestes et de mots. « Que nous rangerons dans nos consolations. Notre réserve d'anti-détresse. Plus tard, Boris sans moi aurons aussi des gestes, pour remplacer ceux que nous n'eûmes jamais. » Car une fois la guerre finie, il y aura un après. Il faudra alors choisir : se justifier ou mentir, oublier ou témoigner.

C'est un roman qui vous étrangle, entre le désespoir et le rire. Boris Schreiber s'attaque à lui et aux autres avec humour et cruauté. On se souvient de sa tendresse subite face à Emma Kraft, simplement parce que sa voix se déchire au souvenir d'une file de camions transportant des Juifs vers des camps : « C'était atroce : des vieillards, des femmes, des enfants. Pourquoi ? Pourquoi ? » De Boris tremblant de peur à l'idée que les Allemands tombent sur son journal. Alors, il l'ouvre et écrit : « Je suis content de ne pas être juif. Maman, qui ne les aime pas non plus, évoque parfois le sort qu'elle pressent pour eux, peu enviable. Mais ces Juifs, qui veulent toujours se distinguer. Crucifier le Christ ne leur a donc pas suffi ? » Ou à l'Organisation Todt, quand, forcé de s'excuser pour avoir proféré des insultes, il balbutie : « Excusez-moi. Mes... mes pensées ont été lâchées par mes mots. »

Tant de moments qui font de ce livre une violence que l'on reçoit. Car l'auteur ne tait rien de ses démissions, de ses ambiguïtés. Pourquoi le ferait-il ? Elles ne sont rien. « Ni nous ni notre père ne participons aux hurlements qui s'élevaient de cette gare – laquelle ? – d'où s'ébranlaient les trains plombés. »

Un silence d'une demi-heure [sic] de Boris Schreiber, Le Cherche-Midi, 1028 pages, 179 F.